

« Le travail littéraire n'affaiblit pas la méthode, il la renforce » Entretien avec Ivan Jablonka

Jules Pector-Lallemand

Number 4, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/99076ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (print)

2564-1824 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pector-Lallemand, J. (2022). « Le travail littéraire n'affaiblit pas la méthode, il la renforce » : entretien avec Ivan Jablonka. *Siggi*, (4), 47–50.

«Le travail littéraire n'affaiblit pas la méthode, il la renforce»

Entretien avec Ivan Jablonka

Réalisé par
JULES PECTOR-LALLEMAND

Siggi s'intéresse au parcours biographique des chercheurs et chercheuses en sciences sociales et s'interroge sur la place qu'il occupe dans leurs enquêtes. Pour ce quatrième numéro, nous avons rencontré Ivan Jablonka, professeur d'histoire contemporaine à l'Université Sorbonne Paris Nord et écrivain à succès.

¹Ivan Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Paris, Seuil, 2012.

Siggi : Vous êtes un historien connu pour votre écriture littéraire, pour vos livres qui se lisent « comme des romans ». Pourtant, au début de votre carrière de chercheur, vous avez publié plusieurs livres d'histoire classiques sur l'enfance et la jeunesse puis, sous un pseudonyme, un roman sur les mêmes thèmes. Qu'est-ce qui vous a mené à joindre l'utile à l'agréable, à ne plus dissocier les sciences sociales et la littérature ?

Ivan Jablonka (IJ) : Au début des années 2000, j'avais deux activités. D'un côté, je faisais un doctorat sur les enfants abandonnés : une thèse d'histoire, fondée sur des archives. De l'autre côté, j'écrivais des romans. Je considérais que ces deux activités n'étaient pas conciliables, et ce, pour deux raisons. La première, qui reste valable à mon avis, est qu'un roman relève de la fiction, alors que l'histoire n'est pas fiction. La deuxième est qu'on ne pouvait pas associer les sciences sociales et le travail littéraire. Aujourd'hui, cette deuxième raison me paraît erronée.

C'est seulement quand j'ai commencé à travailler sur ma propre famille, sur ce qui allait devenir *Histoire des grands-parents*¹, que j'ai pu résoudre cette apparente contradiction entre sciences sociales et littérature. Ce livre s'appuie sur des archives et, plus largement, sur une enquête, avec la rencontre de témoins, la recherche de toutes les sources disponibles, la constitution d'une bibliographie. Or, je voulais raconter mon enquête à la première personne. J'ai donc adopté une écriture qui le permet. Avant ce livre, je n'osais pas, je pensais que ce n'était pas possible institutionnellement ni souhaitable intellectuellement. Il y a toujours l'objection triviale selon laquelle plus on est « littéraire », moins on est « scientifique », et vice versa. C'est ce que j'appelle la théorie des vases communicants : l'écriture ferait perdre en scientificité, donc il faudrait s'en méfier.

J'ai résolu cette objection en montrant que le travail littéraire n'affaiblit pas la méthode, mais au contraire la renforce, puisqu'il permet d'explicitier les étapes de l'enquête. C'est en déployant des outils indissociablement cognitifs et littéraires – l'usage du « je », le va-et-vient entre présent et passé, l'acceptation des émotions, le contact entre l'histoire et nos histoires – que j'étoffe mon enquête.

Siggi : Depuis le début de votre carrière, vous vous penchez sur les enfants, les orphelins et les orphelines, les anonymes, les personnes fragiles. Qu'est-ce qui vous a attiré vers ces thèmes ?

IJ : Je suis l'héritier de l'historiographie des années 1970, marquée par un intérêt pour les individus marginaux, les exclus·e·s, la prison, la pauvreté, la mort, etc. Mon directeur de thèse était d'ailleurs l'un des meilleurs spécialistes de l'enfance au XIX^e siècle. Cela, c'est une réponse académique. J'ai mis plusieurs années à m'apercevoir qu'il y avait aussi une histoire familiale derrière cet intérêt de recherche. À l'évidence, le parcours de mon père, à la fois survivant de la Shoah et orphelin ayant grandi dans les foyers des années 1950, a beaucoup compté. Au fond, tous mes livres parlent de l'enfance, que ce soit celle des autres, celle de mon père ou la mienne. Ce sont des moments fondateurs. On ne quitte jamais le pays de son enfance.

Siggi : Comment l'histoire de votre père vous a-t-elle marqué ?

IJ : Il ne m'a pas raconté son histoire, un soir au coin du feu. C'est simplement que mon enfance a pris la couleur de la sienne, car ses souvenirs étaient partout. Il affichait une joie associée à une certaine fragilité, ce qui instaurait une atmosphère particulière. Il y a quelque temps, mon père, qui est mon plus fidèle lecteur – et le plus critique –, m'a dit à propos de mes derniers livres sur la masculinité : « Je comprends que j'ai été un père à problèmes. » Cette expression, qui détourne la formule d'« enfant à problèmes », m'a frappé. S'il a été un « père à problèmes », c'est parce que sa masculinité, à la fois agressive et faillible, est beaucoup plus complexe que celle de la plupart des hommes de sa génération.

Siggi : Comment expliquez-vous que votre père soit ainsi, ou du moins qu'il se représente de la sorte ?

IJ : Son enfance fracassée fait assurément partie de l'équation. Ses parents ont été déportés et assassinés en 1943, alors qu'il avait deux ans et demi. Lui-même est un survivant, puisque, caché chez des paysans jusqu'à la fin de la guerre, il a échappé au génocide. Il y a là matière à troubler un individu pour le restant de ses jours. Pour cette raison, mon père est quelqu'un de drôle, sympathique et tendre, mais aussi colérique et fragile. C'est à la fois un homme traditionnel, notamment pour ce qui a trait à la répartition des tâches domestiques, et une figure de vulnérabilité, à la manière d'une pierre friable. C'est assez rare, car beaucoup de garçons grandissent avec cette impression que le canon masculin se définit par la force, l'arrogance, la virilité et la confiance en soi. Mon père était tout le contraire. Cela m'a fragilisé et renforcé. Fragilisé, car j'avais un modèle paternel qui était un antimodèle ; renforcé, parce qu'il différait du modèle macho.

Siggi : Dans plusieurs de vos livres, vous racontez votre jeunesse et, forcément, les personnes qui l'ont façonnée. Comment vos proches accueillent-ils ces ouvrages qui les concernent plus ou moins directement ?

« Les héros de mes livres ne sont pas mes proches ou moi, mais le social : les collectifs, les institutions, les mouvements sociaux, les rites de passage. »

IJ : J'aimerais d'abord souligner que mes livres ne parlent pas de « moi », mais de « nous ». Je veux dire par là que les héros de mes livres ne sont pas mes proches ou moi, mais le social : les collectifs, les institutions, les mouvements sociaux, les rites de passage. En ce sens, je serai toujours un chercheur avant d'être un écrivain. Je tente de faire le lien entre les collectifs et notre intimité. J'essaie de voir comment moi et nous, en tant qu'individus, sommes le produit de l'histoire et du social – famille, éducation, genre, génération, etc. Je fais donc le portrait sociohistorique d'individus : livres d'histoire sur des anonymes ou biographies collectives, comme on voudra.

Ensuite, je mentionnerai que mes enquêtes reposent sur le volontariat. Tout le monde, par définition, a accepté d'en faire partie. Par exemple, dans mon dernier livre, consacré à mon éducation de genre², j'ai repris contact avec un certain nombre de personnes, notamment les filles qui avaient joué un rôle important dans mon enfance. Certaines n'ont pas voulu me raconter nos souvenirs communs ; elles ne figurent donc pas dans l'enquête.

Une rencontre décisive a été celle avec Jessica Perrais, la sœur jumelle de Laëtitia, une femme tuée en 2011. Je n'aurais jamais écrit ce livre sans son accord. Elle a accepté et j'ai fait une dizaine d'entretiens avec elle.

Siggi : Vous faites ici allusion à votre livre *Laëtitia ou la fin des hommes* (Seuil, 2016). Vous revenez sur le féminicide hypermédiatisé en France de Laëtitia Perrais, une jeune femme sans histoire jusqu'alors inconnue du public. Plutôt que de décrire les circonstances de sa mort, comme l'ont fait les journalistes, vous avez reconstitué sa vie, marquée par un père violent, un foyer d'enfants, une famille d'accueil dysfonctionnelle, mais aussi la résilience et l'entraide avec sa sœur jumelle. Cette enquête poignante a d'ailleurs remporté de nombreux prix.

² Ivan Jablonka, *Un garçon comme vous et moi*, Paris, Seuil, 2021.

«*Dès l'adolescence, la masculinité – tant la mienne que celle des autres – m'a posé problème.*»

IJ : Dans ce livre, je parle de plusieurs personnes vivantes : Jessica, donc, mais aussi ses parents, ses amis, sa famille d'accueil, le meurtrier, ainsi que tous les acteurs et toutes les actrices de l'enquête criminelle. La question est de savoir si les personnes se reconnaissent ou non dans mes livres. Elles sont les seules juges. J'essaie de ne pas les trahir, de respecter leur parole, leur parcours, la vérité de leur être, c'est-à-dire le point de contact entre leurs idiosyncrasies et les collectifs qui nous façonnent. Il y a peut-être un choc de se voir tout à coup transformé·e en personnage d'histoire ou en objet sociologique, mais, une fois ce choc passé, je pense qu'on discerne clairement ma volonté d'écrire le plus honnêtement possible, pour expliquer et comprendre le parcours de tous ces anonymes.

Siggi : Justement, est-ce que Jessica Perrais a apprécié le livre sur sa sœur ? Savez-vous si elle l'a lu ?

IJ : Son amie lui a lu. Jessica m'a dit qu'elle avait reconnu sa sœur et qu'elle était très heureuse du résultat : Laëtitia n'était plus un cadavre mutilé, mais une personne vivante, douée de liberté et de dignité. Elle a aussi été satisfaite de la série télévisée qui a été tournée à partir du livre. C'était encore plus important pour elle, parce que l'univers du livre n'est pas vraiment le sien. En revanche, l'incarnation de sa sœur à l'écran a été très émouvante pour elle, malgré des appréhensions faciles à comprendre.

Siggi : Depuis au moins cinq ans, la masculinité est l'un de vos thèmes de prédilection. Vous racontez, dans *Un garçon comme vous et moi*, que vous n'étiez pas le plus viril des jeunes hommes. Pouvez-vous nous parler un peu plus de votre rapport à la masculinité?

IJ : Dès l'adolescence, la masculinité – tant la mienne que celle des autres – m'a posé problème. Je me sentais beaucoup plus proche du genre féminin. Je lisais, j'aimais la poésie, l'opéra, les confidences, les effusions de cœur : tout ceci renvoie traditionnellement au féminin. Pour moi, la masculinité n'a jamais cessé d'être un questionnement en suspens. Cela m'a fait souffrir pendant l'adolescence, mais rétrospectivement, je pense que ça a été une chance, puisque cela m'a amené à me poser des questions sur la construction du genre, là encore à l'intersection entre notre individualité et les collectifs.

Siggi : Est-ce qu'il y a quelque chose d'ordre thérapeutique dans votre écriture?

IJ : «Thérapeutique» n'est peut-être pas le bon mot, parce que je ne me sens pas malade; mais assurément, il y a une nécessité vitale. Les questions existentielles que je me pose sur moi et sur nous – d'où venons-nous? qui sommes-nous? de quoi sommes-nous faits? –, j'y réponds grâce aux sciences sociales, ce qui implique un travail sur les sources, le passé, la société actuelle. Et les sciences sociales s'écrivent, au sens fort du terme. Je suis un chercheur, donc un écrivain en sciences sociales.

Sur ces mots, Ivan Jablonka s'est excusé. Il devait aller chercher sa fille à l'école. Heureusement, nous étions arrivés à la fin de l'entretien. Avant de raccrocher, nous avons promis d'organiser une conférence s'il était de passage au Québec.

**«Les questions
existentielles que je me
pose sur moi et sur nous
– d'où venons-nous? qui
sommes-nous? de quoi
sommes-nous faits? –,
j'y réponds grâce aux
sciences sociales.»**

